

Alain Vuillemin

Université Paris-Est, France

alain.vuillemin@dbmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-4005-2051>

**Le rêve de la liberté dans 2084.
La fin du monde (2015) de Boualem Sansal**

ABSTRACT

A dream, that of freedom, inspires Ati, the central character of 2084. *The End of the World*, a novel published in 2015, in France, by Boualem Sansal, an Algerian author. In this work, ‘the end of the world’ has taken place. The powers of the North have been wiped out. Only one country survives, the ‘Abistan’, a theocratic empire based on ‘Acceptance’, the religion of this entity. No deviance is tolerated. The title refers to George Orwell’s novel, *1984*, published in 1949, in England. The subtitle suggests that all freedom has disappeared. One individual, however, Ati, began to glimpse the ‘mystery of freedom’. This dream lives in him now. How is it translated into this story by an irrepensible aspiration, by a feverish quest and a vain research?

Keywords: French-speaking novel, freedom, totalitarianism, religion, theocracy, anti-utopia

Un rêve, celui de la liberté, inspire Ati, le personnage central de 2084. *La fin du monde*, un roman publié en 2015, en France, à Paris, par Boualem Sansal, un auteur algérien d’expression française, né musulman et devenu athée. Dans cette œuvre, « la fin du monde »—celle du monde libéral—a eu lieu. Les puissances du Nord, l’Europe et les États-Unis, ont été anéanties. Un seul pays subsiste, celui d’Abi¹, l’Abistan, un empire théocratique fondé sur l’« acceptation », le *Gkabul* en *abilang*, la langue unique de cet État, un terme qui « était d’ailleurs le nom de la sainte religion de l’Abistan [et] le titre du saint livre dans lequel Abi avait consigné ses divers enseignements » (Sansal, 2015, pp. 42-43). Cette expression, « Acceptation », est une traduction du mot « Islam » qui veut dire « soumission » en arabe. À Dieu, les fondateurs de l’Abistan ont donné un « nom nouveau : Yölah » (Sansal, 2015, p. 22). L’Abistan est ainsi un « monde autoritaire »

¹ « Abi » renvoie au nom d’Ali ibn Abi Talib (601-661), fils d’Abû Tâlib, oncle du prophète Mahomet, et quatrième calife de l’Islam.

(Sansal, 2015, p. 165) où aucune déviance, aucune mécréance n'est tolérée. L'action se déroule longtemps après 2084, une date dont nul en Abistan ne sait à quoi elle renvoie exactement. Le titre, toutefois, fait référence à *1984*, le récit de George Orwell paru en 1949, à Londres, en Grande-Bretagne. L'*abilang*, la langue d'Abi, dériverait du « novlangue de l'Angsoc » (Sansal, 2015, p. 260), la doctrine de l'Angleterre socialiste. Cette langue nouvelle aurait été créée après que les fondateurs de l'Abistan eurent occupé ce pays, l'Océania, le dernier à leur avoir résisté. En Abistan, toute pensée individuelle est immédiatement étouffée par un système complexe de prescriptions et d'interdictions. Nul n'y échappe. Un individu pourtant, Ati, va découvrir dans le sanatorium où il a été envoyé, aux confins de l'Abistan, pour soigner la maladie dont il avait été atteint, que « l'homme qu'il était, le croyant fidèle, se mourait [, qu'une] autre vie naissait en lui » (Sansal, 2015, p. 47). Le doute s'est insinué en lui. Il a commencé à entrevoir le « mystère de la liberté » (Sansal, 2015, p. 49). Ce « rêve de liberté » (Sansal, 2015, p. 49) l'habite désormais. Comment se traduit-il dans le récit par l'apparition d'une aspiration irrépressible, par la poursuite d'une quête fiévreuse et par une recherche dont le but semble rester à jamais inaccessible ?

1. Une aspiration irrépressible

Ce rêve commence dès la première phrase du livre, dans l'anxiété : « Ati avait perdu le sommeil. L'angoisse le saisissait de plus en plus tôt, à l'extinction des feux, et avant même » (Sansal, 2015, p. 15). L'action est déjà engagée. Ati, le protagoniste de cette histoire, se trouve depuis un an déjà, malade, atteint d'une tuberculose sévère, isolé dans un sanatorium perdu, « hors du temps » (Sansal, 2015, p. 39), en des montagnes situées sur une frontière qui aurait séparé l'Abistan d'un autre pays inconnu, où des « hommes du XX^e siècle » (Sansal, 2015, p. 258) auraient survécu et préservé leurs valeurs. C'est là, en raison de son mal, de l'isolement et d'un relâchement de « l'endoctrinement » (Sansal, 2015, p. 54) forcé qu'Ati avait subi depuis toujours, qu'une pulsion mystérieuse, une première aspiration irrépressible à la liberté, se manifeste en lui, dans l'insomnie et dans la terreur. Comment se cristallisent en lui cette impulsion, cette résolution et cette décision ?

Les premiers frémissements sont mystérieux. Rien n'explique pourquoi Ati, un individu très ordinaire, se trouve lentement entraîné par une pulsion obscure, nuit après nuit, une année durant, en cet hôpital perdu aux confins de l'Abistan. Une étiologie est pourtant esquissée. Mais la description de ce trouble naissant demeure au stade des intentions. Aucun effet n'est approfondi. La psychologie reste sommaire. Quelques sensations physiologiques sont mentionnées. C'est l'insomnie d'abord, mentionnée dès la première ligne du roman. Ati, ensuite, est enfermé depuis longtemps déjà en un lieu qui était un « terminus assuré pour beaucoup, les vieillards, les enfants, les déficients graves » (Sansal, 2015, p. 33),

un endroit où « la mort n'hésitait pas [...] frappait là, là et là, et continuait plus loin » (Sansal, 2015, p. 39). Pour le narrateur, cet « isolement du sanatorium était une explication [parce que] la maladie abat [...] bien des certitudes » (Sansal, 2015, p. 39). Ce malaise initial va ensuite croissant, « de troubles en questions, de colères en abattements, de rêveries en déceptions » (Sansal, 2015, p. 41). Les émotions éprouvées sont contradictoires : « Son cœur battait si fort qu'il avait mal. Étrange sensation : plus la peur l'envahissait et lui tordait le ventre, plus il était fort [...]. Quelque chose cristallisait au fond de son cœur » (Sansal, 2015, p. 50). Il ne se reconnaissait pas : « Il avait peur de cet autre qui l'avait envahi, se montrait si imprudent et s'enhardissait de jour en jour » (Sansal, 2015, p. 44). Il éprouve le sentiment que « quelque chose s'était cassé dans sa tête, il ne voyait quoi » (Sansal, 2015, p. 46). Ces aveux traduisent un phénomène de prise de conscience qui semble avoir été très lent. C'est peu à peu, en effet, qu'un « monde inconnu [lui] apparaît dans lequel [avaient] cours des mots étranges, jamais entendus, entrevus peut-être, telles des ombres qui passent... » (Sansal, 2015, p. 55), jusqu'à ce qu'il s'entende, un soir, sous sa couverture, « murmurer [...] ce mot qui le fascinait, qu'il n'avait jamais utilisé [...] « Liberté » » (Sansal, 2015, p. 55). Il en hoquetait les syllabes. « C'était un cri intérieur » (Sansal, 2015, p. 55), commente le narrateur. « Cette nuit-là », précise aussitôt le récit, « Ati ne ferma pas l'œil. Il était heureux [...]. C'était un bonheur sans lendemain, il fallait en profiter » (Sansal, 2015, p. 56). Il avait découvert la liberté.

Une autre vie naît. Ati ne peut plus oublier désormais qu'il « avait franchi une ligne rouge : il s'était rendu coupable de haute mécréance, un crime par la pensée, il avait rêvé de révolte, de liberté et d'une vie nouvelle... » (Sansal, 2015, p. 80). Sa résolution s'affirme cependant, assez lentement. Il lui faut revenir du sanatorium vers la capitale de l'Abistan, Quodsabad. Le voyage lui demande une année entière à pied d'abord, puis en chariot, en camion, en train ou encore à dos de mulet, en un pays vide et en croisant parfois des convois militaires. « Il avait acquis la conscience de son état, la liberté était là » (Sansal, 2015, p. 49), commente le récit mais Ati « ne connaissait pas le monde libre » (Sansal, 2015, p. 46). La rencontre avec Koa, un collègue de bureau et, surtout, « un révolté-né » (Sansal, 2015, p. 132), renforce cette détermination. Ensemble, ils entreprennent de transgresser les multiples interdictions qui modèlent la vie des Abistanais jusqu'au jour où « les deux amis franchirent le pas » (Sansal, 2015, p. 101). Ils décident d'explorer « le ghetto dit des Renégats » (Sansal, 2015, p. 102), le pays des mécréants, ceux qui refusaient de croire en la religion d'Abi, en ce qui aurait été un dernier « territoire de la liberté » (Sansal, 2015, p. 103). Ce ghetto « avait un charme certain », dit le texte, « alors même qu'il était dans un état de délabrement épouvantable, [que] pas une bâtisse ne tenait debout par elle-même [, avec] partout des montagnes de gravats [...], la saleté [et des] ordures [qui] s'amoncelaient jusqu'aux toits des maisons, [où] l'obscurité régnait de jour comme de nuit, [où] l'enfermement

ajoutait son sinistre effet » (Sansal, 2015, p. 109). Ce décor dévasté est une figure symbolique de l'état de dégradation où se trouve la liberté en Abistan. Au retour, Ati et Koa éprouvent une indicible fierté d'avoir « franchi la frontière interdite » (Sansal, 2015, p. 114). Leur commune résolution en est aussi accrue.

Cette pulsion se transforme ensuite en une exigence impérieuse. Ati et Koa vivent leur commun désir de découvrir ce qu'est la liberté comme une sorte d'impératif catégorique, qui ne se justifie que par lui-même, sans aucune condition ou restriction quelconque. Ils l'éprouvent comme une nécessité, traduite par des actes plus que par des réflexions très élaborées. Ils veulent trouver des réponses aux multiples questions qu'ils se posent fiévreusement sur ce « mystère de la liberté » (Sansal, 2015, p. 49). Cette « impossible quête de la vérité » (Sansal, 2015, p. 218) va les amener à commettre de plus en plus d'infractions à la loi, tantôt préméditées et mûries pour les unes, tantôt plus spontanées et irréfléchies pour d'autres. Ils décident ainsi, toujours ensemble, de partir à la recherche de Nas, un archéologue qui avait été chargé d'explorer le village de Mab, censé avoir été « le refuge d'Abi » (Sansal, 2015, p. 127), qui aurait existé avant la fondation de l'Abistan. La seule adresse qu'ils connaissent est celle de son ministère, celui des Archives, des Livres sacrés et des Mémoires saintes. C'est ainsi qu'ils franchissent un jour « la limite ultime de leur quartier » (Sansal, 2015, p. 143), munis de « papiers richement tamponnés » (Sansal, 2015, p. 143). Ils traversent la ville de Qodsabad, ils arrivent au seuil de l'Abigouv, la cité gouvernementale. Ils y apprennent que Nas a disparu avec toute sa famille. Ils se réfugient alors, complètement désemparés, dans une petite *mockba*², une sorte de mosquée, dont le *mockbi*³, le prédicateur, leur conseille alors de rechercher un certain Toz. Ils le rencontrent. Celui-ci les accueille et leur propose de se cacher dans un entrepôt qu'il possède à l'intérieur de la cité interdite. Au neuvième jour de réclusion, mus par une impulsion, ils sortent à l'extérieur. Ils découvrent l'incomparable majesté de la « Cité de Dieu » (Sansal, 2015, p. 180). Ils sont presque aussitôt repérés et pourchassés. Ils se séparent. Koa, on l'apprendra plus tard, a été tué au cours de sa fuite, d'une manière accidentelle. Ati est « le dernier survivant » (Sansal, 2015, p. 209) de cette folle équipée. Il ne s'en tiendra pas là. Il demandera à Toz de le faire déposer par un hélicoptère aux « alentours du col de Zib au nord-ouest du fameux sanatorium du Sîn [...] à la recherche de] quelque chose, une piste perdue, une ruine légendaire, un passage secret, la route interdite peut-être » (Sansal, 2015, p. 273). Ce chemin oublié aurait mené vers une mystérieuse frontière, mythique,

² « *Mockba* » : terme construit sur la proximité avec le mot « mosquée » en français, d'origine arabe qui désigne dans 2084 un lieu de culte. Ce mot *mockba*, é rit en cyrilliques et forgé par Boualem Sansal, peut aussi se lire « moskva », translittéré en caractères latins, c'est-à-dire « Moscou » en russe.

³ « *Mockbi* » : « *Mockbis* » ou « *Moskvi* » : littéralement « de Moscou » en russe, nom donné par Boualem Sansal aux prédicateurs attachés aux « *mockba* » (Voir la note précédente).

située sur une ancienne « ligne de front » (Sansal, 2015, p. 61) qui aurait séparé le pays de « l'Ennemi » (Sansal, 2015, p. 61) le *Chitan*, le « Renégat », de celui « du peuple des croyants » (Sansal, 2015, p. 61), l'Abistan. Jusqu'au bout, Ati aura été mu par ce rêve irrépressible de liberté.

L'apparition de cette aspiration à la liberté est tardive. Au début du récit, Ati est un « vieil homme » (Sansal, 2015, p. 43) âgé de trente-deux ou de trente-cinq ans, « il ne savait trop » (Sansal, 2015, p. 43), dit le narrateur. Jusqu'alors, il s'était toujours efforcé d'être « un croyant fidèle » (Sansal, 2015, p. 47), irréprochable. La maladie, puis la solitude en un hôpital qui « semblait bien héberger la mort » (Sansal, 2015, p. 28) et, enfin, le relâchement du conditionnement qu'il avait subi depuis toujours, ne sont guère que des conditions préalables, mentionnées dans le roman, qui prédéterminent les premiers commencements de sa révolte. Rien n'explique comment sa résolution s'affermir ensuite, jusqu'à se transformer en lui en une exigence impérieuse, entretenue par un doute croissant.

2. Une quête inquiète

Alors commence une quête anxieuse, menée dans la terreur et l'épouvante. « Le sanatorium lui avait [...] ouvert les yeux » (Sansal, 2015, p. 59). Ati estime désormais qu'il lui était « urgent de [...] partir à la recherche de ces frontières et de les traverser » (Sansal, 2015, p. 59). Il est aussi en proie à « l'angoisse et aux questionnements » (Sansal, 2015, p. 59). Il redoute d'être arrêté à tout instant. Une aventure inquiète commence, encouragée par des rencontres et par des découvertes inattendues.

Cette expérience commence par l'éveil d'une attention nouvelle portée à soi-même. C'est une recherche intérieure qui s'ébauche et qui est rapportée d'une manière impersonnelle par un narrateur extérieur. Ce jeu sur le récit est subtil. La démarche n'est qu'esquissée toutefois. Les effets produits sont aussitôt désamorçés. Quelques indications la jalonnent. De retour à Qodsabad, Ati ne peut oublier qu'il avait commis au sanatorium « un crime par la pensée » (Sansal, 2015, p. 80), un acte de « mécréance » (Sansal, 2015, p. 80). Il « avait rêvé de révolte, de liberté » (Sansal, 2015, p. 80). Il a acquis la conscience de cet état. Sa lucidité est éveillée mais il vit désormais dans la peur et dans la terreur d'être soupçonné, dénoncé ou arrêté, pour s'en être rendu coupable. Avec le temps, ses inquiétudes s'apaisent un peu. Il est très ému toutefois de devoir subir l'inspection mensuelle du « Samo, le comité de la Santé morale » (Sansal, 2015, p. 82), comme tous les fonctionnaires de la mairie où il est employé comme vacataire. L'épreuve est redoutable. Il la vit comme « un viol consenti » (Sansal, 2015, p. 91). Il partage ensuite avec Koa « la révolte à l'état pur » (Sansal, 2015, p. 101). Dès lors, ils en ont tous deux conscience, « tout en eux, leur façon d'être et de respirer, sentait la Faute » (Sansal, 2015, p. 114). Dans le même temps, Ati se sent incapable de comprendre ce qu'il lui arrive. Il ne réussit pas à l'analyser. Il ne réussit pas à exprimer ses intuitions. Il s'interroge sans cesse

sans jamais trouver de réponse. Il s'égaré « de troubles en questions, de colères en abattements, de rêveries en déceptions » (Sansal, 2015, p. 41). Il ne se souvient plus par quel cheminement d'idées il s'était convaincu de se révolter. Il s'invente « mille questions impies » (Sansal, 2015, p. 193), dérangeantes, sacrilèges, qu'il perçoit ensuite comme « des idées de malade, des hypothèses gratuites, des élucubrations [...] improbables » (Sansal, 2015, pp. 195-196). Cet effort d'introspection ne parvient à aucun résultat. À la fin du récit, il semble toujours à la recherche du secret de cette « fameuse frontière » (Sansal, 2015, p. 274) qui n'existerait pas, comme le pensent les caravaniers du pays. Le roman n'en dit pas plus. La vie intérieure d'Ati n'est pas davantage approfondie.

Des rencontres fortuites, inopinées, infléchissent la destinée d'Ati. Ce sont des malades qu'il côtoie à l'hôpital, des inconnus qu'il rencontre dans la caravane qui le ramène à Qodsabad ou des passants qu'il croise dans les rues. C'est tout-à-fait par hasard qu'il rencontre Nas, un fonctionnaire du ministère des Archives de l'Abistan, lors de la dernière étape de son voyage de retour vers la ville capitale du pays. C'est Nas qui lui révèle alors qu'« on avait découvert un village antique parfaitement intact » (Sansal, 2015, p. 73), le village de Mab, dont « les fouilles avaient mis au jour des pièces susceptibles de révolutionner les fondements symboliques mêmes de l'Abistan » (Sansal, 2015, p. 74). C'est un autre hasard, celui d'une affectation à un emploi obscur au bureau des patentes de la mairie de la ville, qui fait qu'il se lie d'amitié avec un collègue, Koa. Celui-ci est en effet un autre rebelle. Ils décident ensemble de partir à la recherche de Nas afin d'obtenir son aide. C'est aussi sans trop savoir où leurs pas les avaient menés à l'intérieur de la Cité de Dieu que les deux amis se retrouvent dans une minuscule *mockba*, dont le *mockbi*, le desservant, ne veut pas avoir d'ennuis avec les autorités et les envoie rencontrer un certain Toz. C'est alors par l'intermédiaire de ce Toz qu'Ati rencontre enfin Ram, le directeur de cabinet de « Viz, Son Excellence le Grand Chambellan de Sa Seigneurie » (Sansal, 2015, p. 203) sérénissime, l'Honorable Bri, l'un des quarante hauts dignitaires de la Juste Confrérie, la congrégation religieuse qui gouverne l'Abistan. Ram lui apprend que ses amis Nas et Koa sont morts et que lui, Ati, avait été repéré parce qu'il était en tête de la liste de tous ceux qui avaient pu avoir connaissance de la véritable histoire de cet étrange village de Mab. Ram l'assure de son aide et se porte garant de sa sécurité. Et c'est encore Toz, avec l'appui de Ram, qui permet à Ati de se faire déposer par un hélicoptère dans les montagnes du Sîn, à proximité du sanatorium où il avait été soigné au début de son aventure. Cette succession de rencontres et de hasards détermine à la fois les péripéties de cette aventure et la trame du récit.

Des découvertes inattendues jalonnent cette quête. Les certitudes antérieures d'Ati sont chaque fois ébranlées. Les disparitions mystérieuses de caravanes et de leurs escortes à proximité du sanatorium où il avait été accueilli en sont le

point de départ. Hommes, bêtes, marchandises, soldats affectés à leur protection, tous s'évanouissaient sans que l'on sût pourquoi. « Parfois », raconte le texte, « après quelques jours de recherche, on les retrouvait au fond d'un ravin, égorgés, mutilés, à moitié dévorés par les charognards » (Sansal, 2015, 35). Aucune explication n'est donnée. Mais certains disaient, rapporte aussi le récit, « que la caravane avait pris la route interdite et franchi la frontière » (Sansal, 2015, p. 35). Mais laquelle ? L'Abistan était censé avoir étendu son empire sur la totalité du monde connu et ne saurait avoir de limites. Ces événements étranges instillent le doute chez Ati. L'existence de cette « frontière mythique » (Sansal, 2015, p. 274), une région ou un pays qui aurait existé en dehors du territoire de l'Abistan, devient ensuite une hantise. Son aventure se transforme en une longue série de transgressions. Il franchit avec son ami Koa les limites de leur quartier, ce qui était strictement réprouvé, ils pénètrent dans le monde interdit (Sansal, 2015, p. 114) du ghetto de Quodsabad, où ils découvrent une « vie à l'envers » (Sansal, 2015, p. 110), fondée sur une « culture de la résistance » (Sansal, 2015, p. 109) avec ses graffitis « moquant l'Abistan, ses croyances et ses pratiques, écrits dans l'une ou l'autre langue visitée dans le ghetto » (Sansal, 2015, p. 111). De cette incursion, ils ramènent la conviction que « la Frontière [était] une hérésie inventée par les croyants » (Sansal, 2015, p. 114). Ils traversent ensuite la ville de Quodsabad, « une immensité chamboulée sur laquelle régnait un ordre immuable qui ne laissait rien au hasard » (Sansal, 2015, p. 149). Ils parviennent jusqu'à la Cité gouvernementale, l'impressionnante Cité de Dieu dont le gigantisme passait l'entendement. Ses remparts sont immenses. Ils sont aussi hauts qu'une montagne. Ils se faufilent à travers ses murailles par un « trou de souris » (Sansal, 2015, p. 154), assez large toutefois pour laisser passer des charrettes et des camions. Après leur séparation, en des circonstances dramatiques, Ati parvient jusqu'à l'intérieur de l'immense quartier résidentiel réservé aux hauts dignitaires de l'Abistan. Il y est aidé par Toz, dont on apprend au détour d'une phrase qu'il était le « frère » (Sansal, 2015, p. 214) cadet de Bri, l'un des plus hauts dignitaires de l'Abistan et peut-être le plus puissant. La visite du musée secret de Toz achève de bouleverser Ati et de le renforcer dans ses résolutions. Il avait enfin compris « ce qu'il voulait depuis longtemps [...], depuis son séjour au sanatorium du Sîn » (Sansal, 2015, p. 255). Il savait aussi « son choix mauvais [...] mais qu'importait, c'était son choix, un choix de liberté » (Sansal, 2015, p. 255). Il a découvert l'existence du passé et celle d'une époque où les hommes étaient encore libres. Il veut aussi continuer à rechercher l'endroit où cette « Frontière [aurait eu] une chance sur un million de se trouver » (Sansal, 2015, p. 257) et où, espère-t-il, des vestiges des temps anciens auraient pu avoir subsisté.

La quête d'Ati parvient-elle à son terme ? Un double ou un triple jeu de mots sur le nom de la région du Sîn, là où commence et où se termine le roman, met peut-être sur la voie. Le mot « sin » signifie « péché » en anglais. Or, 2084

prolonge *1984*, le livre de l'écrivain britannique, George Orwell. Ati ne cesse donc de pécher contre la religion de la « Soumission » (Sansal, 2015, p. 51), le *Gkabal*, qui cherche à éradiquer toute liberté en Abistan. Mais ce terme de « Sîn » désigne aussi le dieu de la lune dans la mythologie orientale ancienne, en Mésopotamie, en langue akkadienne. C'est une manière très ingénieuse de suggérer que les aspirations d'Ati à la liberté sont un rêve très illusoire. Au terme de son aventure, Ati paraît pourtant absolument renforcé dans sa détermination par ses multiples rencontres et par ses découvertes imprévues. Il disparaît dans ces fameuses montagnes du Sîn à la toute dernière page du livre. Sur ce point, la fin du roman demeure très mystérieuse.

3. Un but inaccessible

Ce but, découvrir où la liberté pourrait avoir survécu, est peut-être inaccessible. Dès le départ, leur commune quête de la vérité aurait été « impossible » (Sansal, 2015, p. 218), murmure Ati devant la tombe de Koa. Ce que le narrateur appelle le « Système » (Sansal, 2015, p. 49), les usages et des traditions qui définissent les relations entre les gens, à l'intérieur de la société abistanaise, n'aurait eu « d'autre finalité que d'empêcher la liberté d'apparaître » (Sansal, 2015, p. 49). Ati en fait l'expérience. Tout, en Abistan, n'a cessé de contrarier son dessein et de l'empêcher de comprendre en quoi cette « liberté » pouvait consister, et à en découvrir le secret ultime.

Ce rêve se traduit par des actes très répréhensibles. Les multiples précautions que prennent Ati et Koa en donnent une idée. Une fois leur décision prise, ils se demandent comment franchir les murailles de la ville de Quodsabad, malgré les champs de mines et les patrouilles militaires. Ils s'interrogent sur la manière d'« échapper aux radars, aux caméras, aux tours de surveillance, aux chiens et [...] aux V »⁴ (Sansal, 2015, p. 101) qui sont des espions aux pouvoirs télépathiques, capables de lire les pensées des gens. Ils étudient avec soin « quand il était possible de tromper la vigilance des comités civiques de quartier » (Sansal, 2015, p. 99), des groupes de citoyens qui « se donnaient pour but de sanctionner les comportements déviants [...] et] d'assurer la petite police des rues et la justice de proximité » (Sansal, 2015, p. 100). L'équipée dans le Ghetto leur permet d'éprouver l'efficacité de leur préparation. Ils se font établir « une patente sous un faux nom » (Sansal, 2015, p. 102). Ils feignent d'être des commerçants désireux de faire des affaires avec les habitants du Ghetto. Un soir, ils prennent la route et, par un puits creusé dans l'arrière-cour d'une maison, ils se retrouvent, après mille détours, à l'intérieur du quartier interdit où demeurent les Renégats. Ils y vivent une première expérience de

⁴ Les « V » désignent dans *2084* une catégorie d'« êtres mystérieux, jadis appelés *djinns*, qui maîtrisaient la télépathie, l'invisibilité et l'ubiquité » (Sansal, 2015, p. 68) et qui sont dans les légendes arabes des créatures surnaturelles.

la liberté. À leur retour, ils conçoivent un projet plus audacieux, celui de partir à la recherche de Nas dans l'Abigouv, au cœur de la cité gouvernementale de l'Abistan. Ils améliorent alors, « chaque jour, leur technique de camouflage » (Sansal, 2015, p. 133). Ils passent et ils repassent les contrôles sans difficulté, sachant, « comme pas un, faire assaut de piété et de discipline civique » (Sansal, 2015, p. 133), jusqu'à être cités en exemples par les autorités de leur quartier. Parvenus à « la conclusion que ce qui [avait] marché une fois [avait] des chances de marcher deux fois » (Sansal, 2015, p. 138), et munis d'autres faux papiers bardés de cachets très officiels, les deux compères entreprennent alors, très tôt, un matin, de se mettre en route, « droit sur l'Abigouv » (Sansal, 2015, p. 143), en dépit de ces multiples obstacles.

Dans leur enquête, Ati et Koa n'obtiennent cependant que des explications incomplètes. Ils cherchent en effet à mieux comprendre « ces choses vaseuses dont leurs têtes étaient pleines : quel rapport existe-t-il entre religion et langue ? La religion se conçoit-elle sans une langue sacrée » (Sansal, 2015, p. 112), et ainsi de suite. Le narrateur insiste sur ce point : « À aucun moment pourtant les deux amis n'avaient eu de pensées subversives, encore moins mécréantes, ils voulaient simplement savoir dans quel monde ils vivaient, non pour le combattre [...] mais pour l'endurer en connaissance de cause » (Sansal, 2015, p. 132). Ce projet est très mesuré. Ils le vivent comme une exigence. Il n'aurait été en rien un dessein politique. Il l'est cependant au regard des normes de la théocratie totalitaire de l'Abistan. À la fin du récit, quand Ati rencontre Ram à l'intérieur de la Cité de Dieu, Koa est déjà mort en des circonstances dramatiques et, à cet instant, dans le roman, « Ati était recherché par toutes les polices publiques et privées de l'Abistan » (Sansal, 2015, p. 222). Le fait d'avoir traversé tout le pays depuis les lointaines montagnes de l'Ouâ, d'avoir pénétré dans le ghetto et d'être entré illégalement à l'intérieur de la Cité de Dieu lui avait conféré une « image de monstre pervers. Il était [devenu] l'ennemi public numéro un et toutes les polices le voulaient pour trophée... » (Sansal, 2015, p. 222). De fait, le comportement des deux amis avait attiré très tôt l'attention des autorités. Ram ne savait presque rien, toutefois, à son niveau, de « ces deux phénomènes ambulants » (Sansal, 2015, p. 226). Il avait immédiatement compris tout « l'intérêt de suivre ces deux hurluberlus [...]. Ils étaient attendus et la suite de leur parcours était déjà écrite en forme de destin voulu par Dieu » (Sansal, 2015, p. 227). Ati et Koa avaient cru décider de leur sort en toute liberté. Ils n'auraient jamais cessé d'être poussés et aiguillés d'étape en étape jusqu'à se retrouver reclus dans un entrepôt, « superbement embobinés » (Sansal, 2015, p. 227) par Toz, sous couvert de les aider. Koa n'en aura jamais rien su. Ati, plus perspicace, l'entrevoit peut-être. En toute hypothèse, aucune explication ne leur sera donnée par quiconque sur le sens de leur aventure.

Au terme du récit, la liberté semble avoir ainsi conservé son secret ultime. Ati, d'après un média abistanais, a disparu « dans les alentours du col de Zib » (Sansal, 2015, p. 273), toujours à la poursuite de cette fameuse « frontière [qui

aurait séparé] le bien du mal » (Sansal, 2015, p. 273). Il aurait continué jusqu'au bout à rechercher l'une de « ces enclaves lointaines où [auraient subsisté] des populations antiques, accrochées envers et contre tout à de vieilles hérésies disparues... » (Sansal, 2015, p. 101). L'un des paradoxes de *2084* est que cette réflexion sur la liberté est surtout appréhendée par son contraire, la « soumission », la résignation à l'asservissement. Ati en a l'intuition dès le début du roman. Il en énonce la révélation sous la forme d'une proposition éminemment contradictoire : « La soumission », se convainc-t-il, « engendre la révolte et la révolte se résout dans la soumission » (Sansal, 2015, p. 51). Les deux notions constitueraient un « couple indissoluble, pour que la conscience de soi existe » (Sansal, 2015, p. 51). Et, ajoute-t-il dans sa réflexion, « telle est la voie, on ne connaît le bien que si l'on sait le mal, et inversement » (Sansal, 2015, p. 51). Le but de l'endoctrinement qui est imposé par la religion en Abistan serait de maintenir le croyant « en ce point où la soumission et la révolte sont dans un rapport amoureux » (Sansal, 2015, p. 51), commente l'auteur. La contradiction disparaîtrait dans cette espèce de confusion « dans et par l'opposition des contraires » (Sansal, 2015, p. 51). Dès lors, le bien et le mal ne seraient plus que « deux modalités d'une même réalité, comme l'action et la réaction font un, à égalité, pour assurer l'unité et l'équilibre » (Sansal, 2015, p. 52). Le propos est obscur. Il est prêté à un individu, Ati, en plein désarroi. Il se sait, en effet, victime de « mauvaises pensées » (Sansal, 2015, p. 53). Cette esquisse d'un traité de la soumission est présentée comme un accès de délire, produit par l'imagination dérégulée d'un grand malade. C'est aussi une charge contre la religion de « l'Acceptation et la Soumission » (Sansal, 2015, p. 48), enseignée par le *Gkabal*, le livre d'Abi dont le titre signifie précisément « Acceptation » en *abilang*. Ce rêve de liberté qui inspire Ati est ainsi décrit par l'intermédiaire de son envers. C'est ce qui lui confère en partie, peut-être, cette impression de mystère irréductible.

Le dénouement de *2084* est pessimiste. La liberté y apparaît comme un rêve inaccessible. Le temps où les gens étaient encore libres est révolu. Nas meurt pour l'avoir entrevu en découvrant les vestiges du village de Mab. Koa est tué pour avoir partagé ce projet contrarié d'Ati de retrouver un lieu où, en dépit de tout, la liberté aurait pu avoir survécu. À la fin du livre, Ati, le dernier de ces « farfelus » (Sansal, 2015, p. 227), a disparu dans les montagnes du Sîn avec son secret. Tous ont été victime d'une manière où d'une autre de ce rêve irréalisable.

4. Conclusion

Ce rêve de liberté est meurtrier dans *2084*. *La fin du monde* de Boualem Sansal. Il est aussi très mystérieux. L'alliance de ce titre et de ce sous-titre laisse perplexe. Cette juxtaposition comporte une ambiguïté radicale qui pèse sur la signification de ce récit. La date, « 2084 », comme l'annonce l'avertissement du roman, se réfère au récit de George Orwell, *1984*. Le surnom d'Abi, le fondateur de l'Abistan, serait

aussi une altération de « Big Brother », le nom du créateur du Parti de l'Angsoc⁵ dans 1984. L'Angsoc, le seul pays à avoir résisté aux forces armées de l'Abistan, aurait aussi servi de modèle à la conception de la théocratie totalitaire abistanaise. L'*abilang*, cette langue sacrée qui incite « à la stricte obéissance » (Sansal, 2015, p. 260) dérive enfin du novlangue⁶, la langue officielle de l'Océania dans 1984. Tout dépend en effet du sens que l'on peut donner au mot « fin » dans le sous-titre de 2084. Cette « fin du monde » dont il s'agit désigne-t-elle son anéantissement à la suite d'une destruction totale de l'humanité, ou bien son accomplissement dernier, marqué par une disparition totale de la liberté ? Dans les deux cas, le terme ultime serait toujours le même : l'éradication définitive de toutes les formes de liberté, de libre-arbitre et de libre choix. Mais 2084 élargit démesurément la portée de 1984. En Abistan, la soumission est totale, en dehors de quelques foyers de résistance qui subsisteraient à l'intérieur du ghetto de Qodsabad ou encore aux confins du pays d'Abi. C'est presque par hasard « que dans ce désert brûlé qu'est l'Abistan on découvre une petite racine de liberté qui pousse dans la tête fiévreuse d'un phthisique à bout de force » (Sansal, 2015, p. 193). Ce germe se transforme en peu de temps en « un sentiment bouleversant de liberté » (Sansal, 2015, p. 220), ce qui mène Ati à entrer en « révolte ouverte contre le monde si oppressant » (Sansal, 2015, p. 220) de l'Abistan. Pourtant, en dépit de cette aspiration incoercible, la quête de cette liberté rêvée se révèle ne poursuivre qu'un but inaccessible. Le roman s'achève sans conclusion nette. Boualem Sansal laisse ses lecteurs libres d'imaginer d'autres dénouements à l'histoire d'Ati. Ce dernier, ce personnage central du récit, serait « le cobaye d'une extraordinaire expérience de laboratoire : la grande tyrannie [celle de la théocratie totalitaire de l'Abistan] apprend de [lui], petit bonhomme insignifiant, ce qu'est la liberté !... » (Sansal, 2015, p. 194). Mais cette liberté est aussi « un chemin de mort » (Sansal, 2015, p. 184) parce qu'elle heurte « ceux qui ont le pouvoir absolu [...], les] servants empressés de la machine totalitaire » (Sansal, 2015, p. 194). La théologie de la soumission qui domine l'Abistan ne peut tolérer l'existence de ce rebelle. Ati ne peut, au mieux, que disparaître au terme de ce récit, avec ce « rêve de liberté dans le cœur » (Sansal, 2015, p. 49). En cette perspective, 2084 de Boualem Sansal évoque sans doute l'un des pires mondes imaginaires que l'on puisse redouter.

Bibliographie

- Orwell, G. (1949). *Nineteen Eighty-Four* Londres: Secker and Warburg.
 Orwell, G. (1950). *1984* (A. Audibert, Trans.). Paris: Gallimard.
 Sansal, B. (2015). *2084. La fin du monde*. Paris: Gallimard.

⁵ L'« Angsoc », pour « Socialisme anglais » (« Ingsoc » pour « English Socialism ») est le nom de la doctrine politique totalitaire de l'Océania dans 1984 de George Orwell.

⁶ Le « novlangue » (en anglais « Newspeak ») est la langue officielle de l'Océania, dans 1984 (publié en 1949). Une nouvelle traduction de ce roman en 2018 le renomme « néoparler ».